

Avril 1964

BULLETIN  
DE LIAISON  
ET DE  
DISCUSSION  
J.L. N° 48

# Pourquoi ?



□...mais, parce que les J.L... FONDACION  
SUITE PAGE 2

... parallèlement à leur travail d'autoéducation non formaliste, entendent divulguer au maximum les idées fondamentales de l'Anarchisme.

La propagation des thèmes d'émancipation à caractère libertaire requiert la présence de tous ceux - sans exclusive - pour qui une société anarchiste représente la seule possibilité de réalisation intégrale de l'homme.

Et par delà des différents courants (nuances philosophiques...) et les divers groupes ou organisations (nuances pratiques...), il n'est aucun militant qui puisse s'offusquer de participer à l'accroissement quantitatif d'une propagande tendant à la fois à augmenter ses propres forces et à montrer l'Anarchisme Unique à travers la pluralité de ses conceptions et expressions.

Pourquoi ce sigle, que NOUS PROPOSONS A L'ENSEMBLE DU MOUVEMENT ANARCHISTE et pourquoi celui-ci plus particulièrement ?

Deux motivations principales nous ont guidé : d'abord faciliter et rendre plus efficaces les activités pratiques d'inscriptions et affichages, ensuite assurer une présence plus large du mouvement anarchiste aux yeux des gens par un caractère commun à toutes les expressions de l'anarchisme dans ses manifestations publiques.

Plus précisément, il s'agissait pour nous d'une part de trouver un moyen pratique permettant de réduire au minimum le temps d'inscription en nous évitant d'apposer une signature trop longue sous nos slogans, d'autre part de choisir un signe suffisamment général pour pouvoir être adopté, utilisé par tous les anarchistes.

Le sigle adopté nous a paru répondre le mieux à ces critères. En l'associant constamment au mot anarchiste il finira, par un automatisme mental bien connu, par évoquer tout seul l'idée de l'Anarchisme dans l'esprit des gens (voir le phénomène: ⊕ "jeune nation").

La présence de l'idée anarchiste sera d'autant plus marquée du fait que le sigle permet une extension suivant deux dimensions :

- Accroissement du nombre d'évocations de l'anarchisme due à la plus grande rapidité et facilité des inscriptions.
- Accroissement de ces évocations par la présence du sigle dans les manifestations graphiques des divers groupements, tendances ou organisations anarchistes.

En adoptant un A (qui n'a rien de commun avec J.L....!) nous pensons avoir fait montre de notre volonté d'oeuvrer dans la solidarité réciproque et ouvert la voie à une adoption généralisée de ce système efficace et pratique.

Groupe J.L. de PARIS.

**ATTENTION**  
**A** POUR **JL**

LORENZO

ENVOYEZ ARTICLES, FONDS ET COURRIER A

Nicole MOINE

Poste Restante

BUREAU 103 - PARIS.

## EN RÉPONSE

QUELQUES MOTS A TOMAS, APRES SON ARTICLE

"MARXISME CONTRE ANARCHISME" PARU DANS LE DERNIER J.I

D'abord, de qui parles-tu lorsque tu écris : "marxistes" ? Il n'y a qu'un seul et unique Marx, mais, aujourd'hui, des milliers et des milliers de petits marxistes courent par le monde... S'il y a peut-être un peu moins de courants au sein du marxisme qu'au sein de l'anarchisme, cela n'empêche pas les divergences réelles entre telle ou telle conception ou interprétation de Marx. Ceci est un point de détail, mais qui a son importance, (ton article a fait bondir un gauchiste de l'U.E.C...)

Tu parles aussi du but final, qui est, d'après toi, le même pour anarchiste et marxiste, à savoir : l'homme TOTAL. C'est faux. J'ai discuté il n'y a pas longtemps avec des bonshommes de la 4<sup>e</sup> (P.C.I.), (qui, je pense, sont les plus proches de Marx...). Pour eux le but final est l'homme social. Ce qui les intéresse n'est pas l'INDIVIDU, mais l'ESPECE.

Dans une société marxiste réalisée, lorsque l'autorité entre les hommes aura disparu (plus de classes ni d'Etats) l'espèce humaine se tournera vers la nature pour la transformer au profit de l'humanité. Ici, encore, il y a un point important, je pense à Camus disant : "Changer la vie, oui, mais pas le monde dont je faisais ma divinité". C'est grave, car la meilleure des sociétés marxistes établie (donc, d'après toi, anarchiste) ne me dit absolument rien... L'uniformité du "Meilleur des mondes" ne m'enchanté pas !

Venons en à un autre point, également important, tu dis : "qui veut la fin, doit, s'il est conséquent, accepter et employer les moyens pour l'atteindre". Je suis d'accord (comment ne pas l'être ?). Mais le problème est de savoir ce que tu entends par "fin" : l'organisation économique de la collectivité ? Je ne crois pas ; du moins, pas seulement cela ?

La "fin", il me semble que nous sommes d'accord, c'est "l'homme total", l'homme réalisé. Le problème est là : ai-je le droit d'employer certains moyens qui s'opposent, fondamentalement, à la fin que je poursuis ? Si j'étais sûr et certain de la fin, d'accord ; mais, pour moi, il y a deux révolutions, ou plutôt, une révolution et une révolte. La révolte mène à l'Homme, je serais tenté de dire au Surhomme, la révolution, elle, donne, à tous, les moyens élémentaires nécessaires au développement complet de chaque individu. Il est grotesque d'exiger qu'un manoeuvre ou un métallo qui travaille dix heures par jour soit sensible à l'art ou à la poésie ! Voilà pourquoi je suis révolutionnaire ! Mais il existe aussi des individus (la classe faussement appelée "moyenne") qui, financièrement pourvus, prennent plaisir à twister, par exemple, acceptent la morale traditionnelle, le service militaire et s'intègrent sans broncher à notre société. Voilà pourquoi je suis un révolté !

J'espère que tu saisis la nuance et que tu comprends ma position à la fois révolutionnaire et foncièrement individualiste (dans la mesure où je pense qu'il ne peut y avoir d'individualisme sans le respect de tous les individus).

Je persiste à croire que rien ne vaut une discussion autour d'un pot de rouge...

Fraternellement.

Claude

# anarchisme

contre

# MARXISME

...OU

REPONSE

A

MON

AMI

TOMAS

Dans un article du dernier Bulletin J.L., article intitulé "Marxisme contre Anarchisme" (n° 47 - Janvier 64 - pages I4-I5-et-I6), tu as eu l'intention, m'écrit-tu, "d'exposer le maximum (ou presque) de critiques marxistes contre l'Anarchisme" et tu ajoutes (je cite ta lettre du 24-I-64) : - "Je n'en admet que quelques unes, comme la fin de l'article devrait en principe le montrer, et je pense que le seul intérêt de ce genre d'article est d'empêcher les gars de s'installer dans la situation confortable de l'habitude et de la sécurité, et de leur faire se poser des questions."

Je dois te dire, que j'admets difficilement ce dernier point de vue, qui suppose que l'on considère les copains comme des "pantouflards de la pensée". Mais passons... Supposons qu'il en existe, et que ton article sera "efficace" !

Cette supposition faite, et si je ne te connaissais pas, je penserais que tu es un de ces jeunes (j'en ai connu quelques uns) plus ou moins attirés par le P.C., qui n'y adhèrent pas, car ils ont de multiples raisons de ne pas le faire, et qui, venus on ne sait trop comment au mouvement anarchiste, y amènent avec eux des concepts proprement idiots, ou en tout cas, à l'opposé même des principes généraux de la pensée libertaire.

Mais ce n'est pas ton cas, d'ailleurs, il n'est que de voir ce que tu écris, à la page I9 de ce même bulletin, pour se convaincre que les "paradis communistes" ne te conviendraient pas.

C'est donc une réponse aux critiques marxistes que tu veux que l'on t'apporte (j'allais dire à domicile), eh bien, je suis bon prince (!) et je vais t'en apporter quelques unes, qui me viennent à l'esprit, sans pourtant prétendre clore le débat ni répondre à tout, car, ce genre de discussion, par article, ne me convient guère.

Je crois comprendre pourquoi les critiques marxistes t'intéressent au point d'en faire un article, c'est qu'évidemment, à première vue, le marxisme paraît plus "construit", qu'il constitue un véritable système, apparemment "logique", "scientifique", "rationnel", mais encore faut-il voir

où il nous mène, et surtout si nous en acceptons les prémisses et toutes les idées de base, car enfin, pourquoi alors ne pas réunir comme tu l'as fait pour le marxisme, les critiques portées par les fascistes, par les démocrates, etc..., qui auraient, elles aussi, l'avantage d'empêcher les gars de s'installer dans la situation confortable de l'habitude et de la sécurité... comme tu disais ?

Mais venons en à ton article. Tu écris d'abord : "Marxisme et anarchisme sont deux consciences tendues vers un même point d'horizon : l'homme total, l'individu réalisé."

Et bien permets moi de ne pas être d'accord du tout avec toi, là-dessus, car je crois justement que leur but est différent, plus que différent ! diamétralement opposé !. Sans doute, pour des raisons tactiques et stratégiques, tel ou tel marxiste a pu dire, ou écrire "circonstancielle" que "marxistes et anarchistes étaient d'accord sur le but à atteindre mais divergeaient sur les moyens à employer", il n'en reste pas moins que cette affirmation est pour moi une absurdité. Comment pourrions nous avoir le même but, alors que les uns sacrifient des milliers, voire des millions d'individus, pour en arriver à "l'individu réalisé", à "l'homme total", il faut vraiment posséder une sérieuse dose de cynisme pour continuer à l'affirmer ! Car enfin, le but des marxistes est la conquête du pouvoir, pas autre chose. Logiquement, scientifiquement, leurs "principes" conduisent à une morale de classe (celle du prolétariat) et à un art de classe (le réalisme scientifique) qui, d'ailleurs, n'est toujours pas défini, pas même dans ses grandes lignes, et pour cause, l'art se conçoit-il à l'échelon d'une classe ? Ainsi, lorsqu'un peu plus loin, tu écris que, reconnaissant que l'Etat est une institution néfaste, les marxistes déduisant qu'il résulte d'une contradiction de classes, veulent le supprimer en supprimant les classes, tu commets une autre erreur, car, à ma connaissance, ce n'est pas supprimer les classes que d'en renforcer une, en lui intégrant toutes les autres (d'ailleurs, ce n'est pas possible) et ce n'est pas supprimer l'Etat que de le mettre au service (voire ! ) de cette classe.

Certes, comme tu dis, les marxistes sont venus façonner le monde, ils ont fait des réalisations, en particulier de magnifiques camps de travail (ou de la mort) où les individus ont pu en toute quiétude, se réaliser intégralement, puisque, si l'on en croit la légende, ils pouvaient demander à leurs chefs la permission de bâiller !

Les marxistes, (et toi tu reconnais comme valable cette critique) nous reprochent notre incohérence, eh bien ! je livre à ta méditation, le passage d'une lettre qu'un copain m'écrivait dernièrement :  
... "De toute manière, il ne faut pas croire que notre incohérence disparaîtra. Ce n'est même pas à souhaiter, car cela aussi serait une cause de sclérose. Nous devons rechercher le maximum de cohérence, mais sans nous illusionner. L'étude de l'évolution nous apprend que le moyen d'action le plus efficace de la nature, c'est le gaspillage. Gaspillage biologique, mais aussi, à l'échelle de l'homme, gaspillage psychique. Certains marxistes en ont eu conscience et ils en ont conclu que la victoire irait à ceux qui se lanceraient dans la révolution sociale avec une discipline de fer. Parce qu'ils avaient pigé un mécanisme, ils croyaient le dominer. Leurs multiples expériences ont prouvé que, comme nous, ils en étaient encore au stade où l'on subit. Nos connaissances sont encore trop faibles pour qu'on puisse codifier globalement

LORENZO

condamner un système au cas par cas  
- reconnaître que les forces ne sont pas

les énormes possibilités de l'homme. Et aussi bien que les tentatives anarchistes, les tentatives marxistes ont participé (et particulièrement encore) à ce grand gaspillage. C'est la méthode d'essai et d'erreur, appliquée à un laboratoire qui tient toute la surface de la planète.

N'en conclus pas que je prétends qu'il faille se laisser aller à subir une fatalité naturelle. Le progrès est fonction croissante de l'augmentation des connaissances sur l'homme (de son psychisme, de ses réactions individuelles et collectives, de ses aspirations qui sont liées à sa constitution biologique, etc...)

Nous, anarchistes, sommes persuadés d'avoir pris conscience de certaines caractéristiques et de certaines possibilités de l'homme, individu et être social. Notre travail est de faire prendre conscience aux autres de ces caractéristiques et de ces possibilités, et cela, à travers tous les aléas des sociétés actuelles."...

Les marxistes reprochent aux anarchistes d'aller chercher leurs éléments de réponse à des sources différentes, mais il serait difficile pour un anarchiste de procéder autrement ! Nous n'avons ni Bible, ni Catéchisme auxquels nous pouvons (ou devons) nous reporter. Par ailleurs, la source unique de réponse pour un marxiste ne peut être que Marx (encore faut-il distinguer ici, les marxistes-léninistes, les marxistes tout court, les marxistes-trotskyistes, les marxistes-bordighistes, les marxistes-plankistes, et, plus récemment les marxistes-maoïstes), mais de toute façon, peut-on dire que Marx est une source unique ? Evidemment non ! et si tu prends par exemple Proudhon et que tu lises attentivement "Qu'est-ce que la Propriété", surtout la deuxième partie, tu y trouveras une critique économique dont Marx s'est notablement inspiré par la suite.

En résumé, il est tout à fait normal (et même nécessaire) que les anarchistes aillent chercher leurs réponses à des sources différentes; par contre, est-il normal, que les marxistes, prenant, comme ils le disent, leurs éléments de réponse à une source unique, aboutissent à des positions si différentes, si opposées ? Ils sont au moins autant incohérents que nous !

Le problème de l'Etat, que tu prends comme exemple, n'est pas aussi simple que tu le décris, et de toute manière, il mériterait à lui seul des pages et des pages ; je te propose donc d'en reparler plus en détail, mais en attendant je te conseille la lecture de la brochure de Kropotkine "l'Etat, son rôle historique"... nous en reparlerons.

Un peu plus loin, tu écris : "l'action des anarchistes est, non seulement, incohérente, mais encore, indirectement réactionnaire". Là, j'avoue que je ne comprends pas. Il me faut un minimum d'explications sans quoi, je vois mal en quoi je suis réactionnaire ou (indirectement réactionnaire, ce qui revient au même). Je n'arrive pas à imaginer, comment il peut se faire qu'en luttant contre un milieu économique, et surtout contre un milieu "moral" peut-être plus oppressif encore, j'alimente la réaction ! Bien au contraire, lorsqu'on se penche un peu en profondeur sur ce problème, tout indique, en définitive, que les luttes pour la liberté et les transformations possibles ne sont le fait que des non-conformistes et d'eux seuls. Or l'Anarchiste est le non-conformiste total, le non-conformiste par définition, il sait que toute révolution instaure de nouveaux conformismes qui correspondent

aux principes nouveaux qui ont servi à conduire "les masses" et dont les leaders ne manquent pas de profiter, il demeure donc, avant, pendant et après, toujours un non-conformiste, sans quoi il cesserait d'être libertaire.

Enfin, et pour terminer cette réponse un peu longue, tu dis (ou les marxistes disent): "il est vrai que les anarchistes nient absolument toutes les institutions conservatrices, mais ce n'est pas ça être révolutionnaire." Je te pose donc une question, qu'est-ce qu'être révolutionnaire ? Est-ce que l'idée de révolution correspond aux mêmes points de vue chez les marxistes et chez nous ? De plus, la différence essentielle entre les marxistes et les anarchistes partisans d'une révolution, c'est que les uns ont un objectif permanent : "la conquête du pouvoir", alors que les autres se refusent à prendre le pouvoir. Les premiers, par leurs interventions, leurs prises de position entretiennent (plus ou moins) l'esprit de combat vers cet objectif précis, et lui seul. Il y a donc, là, deux attitudes fondamentalement opposées. Tous les anarchistes sont d'accord pour condamner le premier processus, reste à examiner ce qu'implique le second et à s'armer (au figuré) en conséquence.

C'est d'ailleurs ce que tu dis à la fin de ton article, mais tu ne te contentes que de cela, alors qu'il y a, par ailleurs, trop d'oppositions.

René B.

## INFORMATION

UN NOUVEAU GROUPE J.L A PARIS...

Correspondance : Jeanine MASSONI, 77, Boulevard de Courcelles, Paris 8<sup>e</sup>

"Des camarades se sont regroupés et ont décidé de s'inclure au regroupement des Jeunes Libertaires. Ce groupe parisien a déjà pris contact avec les J.L de Paris pour établir les lignes de travaux communs".

## COMMUNIQUÉ

Ressentant la nécessité de diffuser plus efficacement les idées anarchistes dans le milieu universitaire, des camarades entreprennent un travail de réflexion sur les problèmes des étudiants et de l'éducation en général, travail doublé d'une tentative de liaison et de coordination entre universitaires anarchistes.

Pour tous renseignements, écrire à : M. MARC, 24, rue Sainte-Marthe, Paris

# ERUDITION

Chacun est bien persuadé en effet  
que le côté de l'angle droit  
est le produit de l'hypoténuse par  
l'hypothèse selon laquelle  
"les hommes naissent libres et égaux en droit".

Bien entendu, il reste évident,  
que le cosinus de l'angle aigu adjacent  
(ou le sinus de l'angle opposé)  
ne mérite aucune indulgence, car,  
en ce siècle qui meurt et les ballots qui vivent,  
il y a un rapport

équivalent à  $\frac{|\sin \alpha|}{|\cos \alpha|}$

Il n'en reste pas moins vrai pourtant,  
que si mon oncle était ma tante,  
la fonction ne serait pas définie,  
quelle que soit la valeur que l'on donne à  
la vie  
ce qui se pourrait traduire algébriquement chantant  
par la relation :

$$\cos^3 \alpha + \sin^2 \beta = \text{RIEN}$$

René Bianco

FUNDA  
ANSELMO  
LORENZO

PROBLEM

# SAVANTS

TENTATIVE DE DESCRIPTION  
D'UNE CONCEPTION DU MONDE.

# L'HYPOTHESE

# biocybernétique.

Au début, il y a l'homme dont nous ne savons pas encore tout à fait d'où il vient, dont nous ne saurons peut-être jamais où il va.

Le chemin parcouru pendant les dernières décennies a permis de formuler des hypothèses. Une Synthèse d'un certain nombre de ces hypothèses a été proposée, il y a quelques années, sans qu'on en parlât beaucoup (1). Comme nous n'avons pas eu connaissance qu'elle ait été violemment combattue ou contredite, sans la prendre pour parole d'évangile, il semble que nous pouvons cependant lui accorder un certain crédit.

A un moment de l'histoire de la Terre (moment qu'on peut considérer comme la conséquence logique de tous ceux qui l'avaient précédé) sont apparues des molécules qui, vu l'état des phénomènes énergétiques en présence, ne pouvaient que conduire à la formation de matière vivante. La probabilité de leur apparition étant très faible, mais cette probabilité jouant sur un nombre incommensurable de particules, le phénomène devait inéluctablement se produire en divers lieux et d'une manière massive, à l'échelle humaine, bien qu'infime, au point de vue statistique.

Les lois du hasard appliquées à des myriades d'atomes devaient inévitablement conduire à la fabrication de "machines" capables de lutter contre le hasard. Ces "machines" commencèrent par n'être que de simples molécules qui s'amalgamèrent en acides aminés, en acides nucléiques, en virus, en bactéries, en cellules, etc... Le processus proposé étant relativement simple : à chaque stade, vu la quantité incalculable de matériaux mis en jeu, toutes les solutions prenaient naissance, même les plus improbables. (c'est-à-dire : les plus aptes à lutter contre le hasard = les plus aptes à entraîner une diminution de l'entropie = les plus aptes à fabriquer de "l'organisation").

ANSELMO  
LORENZO

Cette suite de tâtonnements systématiques de l'énergie, puis de la matière inerte, puis de la matière vivante, devait aboutir à l'homme. Le seul être vivant pour lequel on puisse affirmer, dans l'état actuel de nos connaissances, qu'il soit doué de conscience au second degré, c'est-à-dire qu'il possède théoriquement la faculté de déterminer, derrière la façade des apparences, les causes, les raisons, les mobiles réels de ses actes, de ses pensées et de ses désirs.

Avec l'apparition de cette conscience capable de prise de conscience, la lutte contre le hasard prend une tournure accélérée. Les nécessités de l'existence conduisirent l'homme à s'agglomérer en société, puis à rechercher les meilleures formes de société.

Il serait facile, mais certainement prématuré, d'accepter immédiatement l'extrapolation séduisante qui consiste à prétendre que l'enchaînement des faits conduira fatalement (après d'innombrables tâtonnements) vers les formes de société les plus improbables, c'est-à-dire les plus capables de créer de l'ordre (que certains définiraient aussitôt comme les plus "utopiques").

Pendant des centaines de millions d'années, les êtres qui "luttaient contre l'entropie" (selon la formule de BERGSON) le faisaient, sans le savoir, parce que statistiquement il ne pouvait en être autrement. L'apparition de la conscience humaine introduit une nouvelle variable non indépendante (puisqu'elle est la conséquence des situations statistiques antérieures) mais dont le potentiel d'organisation paraît capable de modifier, du moins en partie, les rapports entre les éléments en présence.

Nous devons nous pénétrer du fait que dans l'état actuel des connaissances humaines, les outils mathématiques sont encore trop rudimentaires pour permettre la découverte de toutes les lois du "fonctionnement" des particules élémentaires où le nombre des variables qui entrent en jeu, paraît, à priori, moindre que dans l'ensemble des phénomènes énergétiques (humains, vivants, minéraux, etc...) qui se produisent à chaque instant dans notre petite portion d'univers.

A ce stade, nous ferons une incursion dans le domaine du marxisme, non sur l'utilisation politique qui en est faite actuellement, mais sur le marxisme en tant que conception du monde, c'est-à-dire le matérialisme dialectique.

L'hypothèse biocybernétique de l'apparition et du développement de la vie, telle qu'elle a été schématisée ci-dessus ne confirme pas et n'infirme pas un processus dialectique, celui-ci pouvant s'y insérer comme une hypothèse parmi d'autres possibles quant au passage d'un stade d'organisation au stade immédiatement supérieur.

Il est cependant remarquable que le marxisme, après avoir donné une explication dialectique de l'évolution de la vie depuis son apparition sur la terre et après avoir appliqué l'analyse dialectique à l'évolution des sociétés depuis l'apparition de l'homme, ait néanmoins affirmé, sous la forme d'un postulat, travesti en évidence, qu'on ne pouvait appliquer aux forces développées au sein des sociétés les mêmes formes de raisonnement qu'aux forces mises en jeu dans les phénomènes physiques, biologiques, etc... Comme s'il n'existait aucun lien entre les sociétés et l'énergie. Or ce lien existe,

et c'est l'homme. D'une part il est le seul matériau qui permet la construction des sociétés, d'autre part il est un conglomérat de particules d'énergie.

Cette contradiction marxiste, masquée par un acte de foi, peut être expliquée par l'état des connaissances scientifiques au 19<sup>e</sup> siècle. On venait de découvrir le déterminisme à l'échelle de la géométrie euclidienne (c'est-à-dire à l'échelle des apparences, du "bon sens"). On voulait l'appliquer partout, ce qui a conduit certains humanistes (dont les marxistes) à un scientisme aberrant (2). Le mot "matérialisme" étant lui-même une scorie des hypothèses formulées à cette époque et maintenant dépassées.

Or, le développement de la cybernétique a permis de découvrir que la physique classique ne s'intéressait qu'aux phénomènes symétriques (régis par la loi de l'action et de la réaction) alors qu'il existe d'autres phénomènes, dissymétriques (dont certains étaient connus, mais mal interprétés), où interviennent les "asservissements" (3). La physique classique devenant alors un cas particulier, se bornant à l'étude du domaine où l'asservissement est nul, c'est-à-dire où le hasard est parfait. Il est ainsi montré que la physique classique et la biologie, dont les domaines d'investigation sont apparemment contradictoires, représentent deux termes d'un ensemble plus vaste.

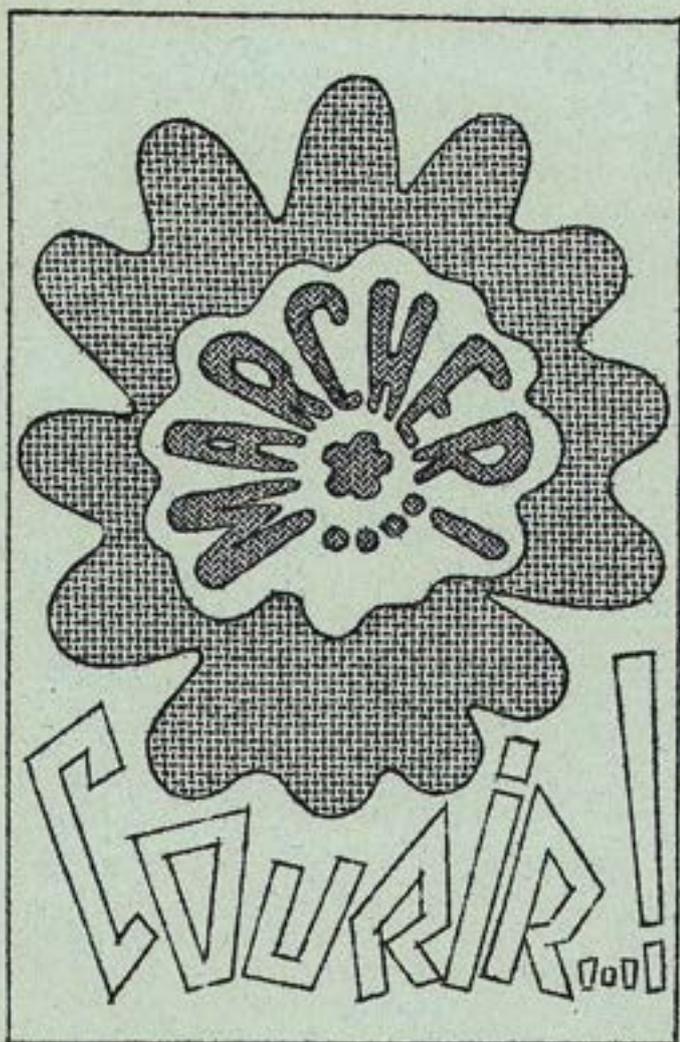
Il n'est pas démontré pour autant que certaines lois qui paraissent régir les forces mises en jeu au sein des sociétés humaines soient du même ordre, ou même constituent un ensemble qui serait un terme d'un ensemble plus vaste.

On peut cependant avancer pour le moment, qu'une hypothèse de ce genre ne serait pas plus invraisemblable que l'hypothèse contraire. La seconde serait un postulat, en partie confirmé par les moyens actuels, et limitée d'investigation en sociologie, alors que la première, peut-être aberrante en apparence, essaierait de tenir compte de ce qu'on connaît de l'essence des choses, c'est-à-dire certains rapports entre divers états de condensation de l'énergie.

Marc Prévotel

- (1) Albert Ducrocq : "La Logique de la Vie". Juilliard, ed. 1956.
- (2) Par exemple, cette déclaration de Lénine, pour le moins présomptueuse : "Nous autres, marxistes, avons toujours été fiers du fait que par un calcul rigoureux" de la masse des forces et des rapports réciproques des classes nous avons réussi à déterminer l'opportunité de telle ou telle autre forme de combat. LENINE "Sotchniniénia" (Oeuvres complètes) Vol 22, 1929, P.265. "PAR UN CALCUL RIGoureux", est souligné par nous. Il est évident que si les "soviétiques" connaissaient effectivement une méthode rigoureuse de calcul du rapport des forces au sein des sociétés, les "occidentaux" n'en connaissant pas, auraient, déjà, dû mettre la clé sous la porte depuis longtemps, battus sur tous les fronts de la guerre chaude, tiède, ou froide. Disons, qu'en fait, il y a eu l'amorce d'un essai, avorté et qui tourne de plus en plus à l'empirisme pragmatique.
- (3) On dit qu'un système en "asservit" un autre s'il lui apporte plus d'ordre qu'il n'en perd lui-même.

FM. P. ACIÓ  
ANSELMO  
LORENZO



Combien sommes nous, qui, après avoir lu l'article de Tomas dans le dernier J.L., avons eu envie de lui dire : "tu charries, mon vieux". Je suis, en tout cas, un de ceux-là. Le soupçonnant, de plus, d'être autrement tacticien qu'il ne le dit lui-même, je me refuse à le suivre sur son terrain.

Je veux bien, pourtant, discuter "efficacité", et, au fait, ne sommes nous pas tous les deux unité vivante, existante, militante (pour faire efficace) des J.L. ? Alors, peut-être que l'efficacité la plus urgente consiste à parler de nous ? Evidemment nous sommes anarchistes, je tiens à l'affirmer, dès le début, afin d'éviter toute ambiguïté. N'étant pas dotés d'une vocation universelle, nous en sommes réduits à nous contenter de nos vocations personnelles et à nous débrouiller avec elles ; cela fait que, partant de bases communes (nécessité de la suppression de l'Etat, Fédéralisme comme mode d'organisation de la

société future) nous divergeons en une série de tendances, ceci, à mon avis, plus en fonction du caractère et des envies de chacun, que suivant des plans et tactiques mûrement réfléchis. Seulement, nous divergeons malgré ces bases communes, et c'est dont je suis conscient en tant que J.L.

Ceci dit, rentrons de plain-pied dans le domaine de l'efficacité ! Je suis contre la participation à un Etat, quel qu'il soit, je ne suis ni pour les compromis, ni pour les alliances stratégiques insensées, et je soutiens que mon souci d'efficacité est autrement plus grand que celui des partisans de ces tactiques.

Si je suis antiautoritaire, c'est en accord avec les principes anarchistes sur la notion d'autorité. D'accord, surtout, avec les principes humains vérifiés maintes fois par l'expérience historique et vérifiables, constamment, dans des situations bien précises.

La constatation, toute simple et tellement classique qu'elle peut paraître dépassée pour certains, suivant laquelle l'autorité est nuisible à l'individu en tant que facteur psychologique déformant, est pour moi d'une importance capitale. C'est un des principes de base, valable aujourd'hui, comme il y a cinquante ans, car sur ce plan là les hommes n'ont pas changé.

Cette constatation, s'il n'y a que les anarchistes à l'avoir formu-

mulée, n'est pas méconnue des partisans de l'étatisme définitif, j'entends des capitalistes. Il savent pertinemment que l'Etat est indestructible par l'intérieur ; et la tactique capitaliste classique d'intégration des opposants au sein de l'Etat en est la preuve tangible. Il n'est que les marxistes pour nier cette évidence, ils en font les frais.

L'efficacité maximum ne consiste pas en l'abolition de l'Etat, mais en l'instauration d'une société libertaire, et c'est avec les hommes, tels que nous les connaissons aujourd'hui - avec nous-mêmes - que nous sommes censés la construire. Partant de la constatation précédente, j'affirme que, si l'on envisage la destruction de l'Etat capitaliste par de moyens allant à contresens de nos principes et si l'on pense amener la société future par de telles méthodes, c'est une vue de l'esprit infantine et néfaste. Et je le répète, le but est l'avènement de cette société.

Les principes libertaires d'action directe, comme moyen de destruction de l'Etat, sont toujours les seuls susceptibles de ne pas entraîner, par leur action, la négation de la société désirée.

Je pense donc que l'efficacité ne consiste pas en l'élimination de l'Etat par n'importe quel moyen, au risque (combien de fois vérifié) d'oublier le but final ou de se retrouver devant le vide dans la phase finale. Je pense aussi qu'elle ne contient pas les deux notions couramment comprises dans son sens, celle de rapidité (prédominante pour certains) et celle de valeur, mais uniquement cette dernière.

La méthode rapide ne peut qu'aboutir à un simulacre ou à la négation complète de nos aspirations. Appliquons-nous donc à faire du "travail bien fait", c'est-à-dire en parfait accord avec nos principes. Ainsi, du moins, ne nous éloignerons-nous pas du but jusqu'à le perdre de vue, c'est ça l'efficacité.

Je préfère marcher les yeux ouverts que courir les yeux bandés. Mais je veux bien laisser courir ceux qui en ont envie, j'irai même les aider à se relever le jour où ils se casseront la gueule.

En attendant, je me contente de rester tout près de valeurs de l'anarchisme, valeurs que je considère inamovibles, ce qui n'est nullement incompatible avec l'action, ni même avec l'unité d'action tant désirée de ceux qui veulent aller vite.

Les J.L., justement, (et c'est une des raisons qui y motivent ma présence) sont sur ce plan un exemple. Leur existence, c'est-à-dire la cohabitation de plusieurs courants d'idées anarchistes dans un même mouvement, et les actions précises qui en émanent, sont l'expression même de l'unité d'action bien comprise.

Pour maintenir cela, il est nécessaire de sauvegarder un état d'esprit commun à tous les individus, ce que j'appelle, avec d'autres, l'esprit J.L.

FUNDACIÓN  
Nestor  
ANSELMO  
LORENZO

# LA REVOLUTION DU PAPA EST MORT

Le mouvement révolutionnaire, dans les pays à niveau de développement relativement élevé, doit, dans un double mouvement, se redéfinir et se reconvertir sur la base de critères nouveaux.

Nous pouvons encore, en ce qui concerne les pays sous-développés, colonisés ou à structure capitaliste archaïque, définir "un processus révolutionnaire" qui ne s'écarte pas trop du schéma classique, du moins dans sa première phase. Cela se révèle tout à fait impossible pour les pays néo-capitalistes (c'est-à-dire à capitalisme coordonné, et, dans une certaine mesure, rationalisé).

Ce schéma, dont les fondements ont inspiré une littérature révolutionnaire florissante, vers 1900, se présente sous la forme générale suivante :

Agitation + Propagande + Crise Economique = Insurrection.

- a) Soit pouvoir ouvrier
- b) Soit réorganisation spontanée des masses dans une perspective libertaire.

Une des variantes, que j'appellerai "réaliste libertaire", de ce schéma, d'ailleurs diversifié par une multitude d'écoles et de nuances serait :  
Agitation + Propagande + Crise Economique = Insurrection = Neutralisation violente + Restructuration semi-libertaire avec perspectives d'évolution vers une société libertaire.

Ce schéma présuppose des masses soit industrielles soit agraires qui puissent, dans un contexte bien particulier, prendre les armes et risquer le tout pour le tout.

Dans nos structures sociales, non seulement ces masses ne représentent pas un pourcentage de population aussi écrasant que dans les périodes de l'histoire ou dans les pays où le schéma pouvait ou peut s'appliquer, mais, de plus, il est fort probable que les conditions objectives qui pourraient motiver une insurrection ne se produisent plus.

Certes, le néo-capitalisme n'est pas près de faire disparaître la misère, il se produira toujours des heurts entre ouvriers et patrons, mais ce qu'il faut comprendre c'est que l'étendue de cette misère sera maintenue au-dessous du seuil critique pour être graduellement éliminée. Ces heurts, pour violents qu'ils soient encore, demeurent circonscrits à l'intérieur de limites professionnelles ou spatiales bien définies ; jamais la force de ces heurts ne créera une situation de crise généralisée, c'est-à-dire que jamais à un instant donné le potentiel insurrectionnel ne sera suffisamment fort pour mettre en danger les structures capitalistes sous tendues par un énorme pouvoir de répression.

Il est stupide de continuer à parler avec des mots-cadavres, à penser avec des idées qui, de nos jours, sont mortes, car la réalité qui leur donnait une vie s'est transformée imperceptiblement, mais profondément, et elle n'a plus aucun rapport avec eux. La Révolution, et tout son système phraséologique et doctrinal, telle qu'on l'entendait auparavant est dépassée, elle n'a plus rien à voir avec la réalité présente ; se battre sous sa bannière c'est lutter contre des fantômes dans un monde qui appartient au passé. En allant plus loin, je me demande si les capitalistes n'ont pas déjà pris conscience de cet état de fait et s'ils n'ont pas détourné leur combativité principale d'un mythe qu'ils considèrent comme inoffensif et, dans une certaine mesure, nécessaire.

Cependant, les motivations profondes qui animaient les "Révolutionnaires" sont toujours présentes en nous, même si nous ne sommes plus d'accord avec leurs méthodes, avec leurs buts à courts termes. Pourtant c'est le même désir d'émancipation humaine qui nous fait agir et c'est pour cette raison que nous sommes toujours révolutionnaires.

Seulement, nous pensons que dans une perspective néo-révolutionnaire ce ne sera plus la nécessité économique qui poussera l'ouvrier dans la rue, prêt à sacrifier sa vie. Ce sera pour d'autres raisons qu'il acceptera, éventuellement, le risque de la mort. Ce n'est que lorsqu'il aura pris conscience de l'absurdité foncière de la forme de vie qu'on lui impose qu'il se révoltera, et c'est là que doit se situer notre action. Ceci n'est pas valable uniquement pour le prolétaire, la masse révolutionnaire se recrutera à tous les niveaux, suivant une nouvelle distribution des forces actives, et cela, pour la bonne raison que la déshumanisation de la vie est effective à tous les échelons bien qu'à des degrés divers. Il ne s'agit plus d'introduire un certain confort dans la prison de l'homme, mais d'en faire éclater les murs, et ce n'est pas en laissant espérer des frigos et des télévisions pour tout le monde que nous y parviendrons. Autrefois la révolution économique pouvait introduire avec elle des éléments d'une autre révolution, moins directement désirée, mais plus profonde ; aujourd'hui, c'est sur le deuxième facteur que nous devons miser, même pour transformer le premier.

L'Etat a-t-il compris où se trouvait le vrai danger ? Le fait est qu'il s'efforce par tous les moyens d'empêcher la prise de conscience sur la vie fausse que nous menons ; il n'est que de voir l'effort déployé dans le domaine du divertissement superficiel, et tous les dérivatifs qu'il propose. Il s'agit, d'abord, pour nous, de trouver les méthodes adéquates pour amener les individus à prendre conscience du travail sans raison et sans joie qui égrène leur vie, de l'absurdité écoeurante de leur condition, puis de transformer cette prise de conscience en méthode révolutionnaire valable. Mais cela suppose une somme de recherches théoriques et pratiques dont l'aboutissement dépend d'un travail collectif.

Tomas

**JL**

**IMPORTANT !**

N'oubliez pas la nouvelle adresse  
Nicole MOINE - Poste Restante  
Bureau 103 - PARIS

# Réponse à un MARXISTE ...

Les anarchistes sont incohérents, dis-tu, avec un sourire de mépris sur les lèvres ? Et après ?... Eh bien ! oui, nous le sommes, et nous revendiquons même cette incohérence ; elle est notre raison d'être, car notre rôle, à nous, vois-tu, n'est pas d'enrégimenter les masses, mais de les perturber ; notre but n'est pas d'uniformiser de classer, de numéroter, mais de diversifier, de faire éclore, aux endroits les plus inattendus, ces fleurs magnifiques que seuls nous savons cultiver.

Et notre jardin, camarade, nous le cultivons gratuitement sans production planifiée, et les fleurs que nous faisons pousser, ces fleurs sélectionnées qui, pour toi, sont indésirables, viennent troubler l'ordre que tu avais engendré, elles sont incohérentes, bien sûr, mais le spectacle d'une seule d'entre elles vaut bien mieux que les tiges rachitiques qui éclosent avec peine dans ton domaine.

Garde pour toi, camarade, tes "plans", ton "ordre", ton Dieu "Efficacité", nous n'en avons pas besoin, nous ne saurions qu'en faire ; ne nous fais pas perdre de temps, car notre travail est difficile, il faut toujours le reprendre, au gré des circonstances et avec les moyens du bord, et cela sous tous les régimes, et vois-tu notre travail "incohérent", nous nous en contentons, il vaut cent fois le tien.

Serge

# LE MARXISME

Je me borne, ici, à une vue d'ensemble et générale du Marxisme, car il ne m'est pas possible de pouvoir détailler, vu l'ampleur du sujet qui demande des réflexions approfondies, mais je pense y revenir dans d'autres articles pour répondre aux affirmations de Tomas.

C'est, approximativement, avant Février 1848 qu'apparut la publication du manifeste communiste sous la conduite de MARX et d'ENGELS.

"Marx prophétise la Société sans classe et la résolution du mystère historique."

A partir de 1872, un quart de siècle après la décapitation de la Commune, le marxisme a dominé facilement le mouvement ouvrier à cause, sans doute, de sa "grandeur propre", mais aussi parce que la seule tradition socialiste qui pouvait lui tenir tête fut noyée dans le sang. Reportons-nous, avant la publication du manifeste communiste, pour noter que le coup d'état de Louis Napoléon Bonaparte, qui, par sa mise en pratique de la tactique marxiste, donna, il y a cent ans, le premier modèle du fascisme. Il ne pouvait être, en restant fidèle à son origine, que "Révolutionnairement" réactionnaire ; d'où ce phénomène que la révolution marxiste, au lieu de se produire dans les pays les plus avancés en technique et en civilisation, éclata dans les plus arriérés. Il faut en tenir compte.

De la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au début du XX<sup>e</sup>, le mouvement révolutionnaire a vécu dans l'attente du "Christ Prolétarien".

Venons-en à la structure théorique et à la mise en pratique du marxisme. Comme le christianisme, le marxisme nous montre sa foi et nous promet le royaume des fins.

En 1917, le marxisme, qui ne cessait de croître, se croyait réalisé. "Nous luttons pour les portes du ciel", avait crié LIEBKNECHT. En 1920, le mouvement Spartacus est écrasé et Liebknecht, avant d'être assassiné, dit : "La révolution n'est pas mûre". Tout s'écroule, alors, pour le marxisme qui va se trouver en face de graves et imprévus problèmes à découvrir, puis à résoudre.

Mais pour conserver leur foi, les marxistes nieront le soleil et humilieront l'homme libre.

ANSELMO  
LORENZO

Sur le plan économique, Marx prévoyait le commerce et l'échange par la prolétarianisation elle-même, mais les barrières nationales ont fait s'écrouler l'idéal prolétarien. Il nous parle aussi des conditions mêmes de la production industrielle que chaque marxiste devait encourager et qui ont augmenté aussi la classe moyenne, et créé une nouvelle couche sociale, celle des techniciens. L'idéal, cher à Lénine, (celui, dans lequel seraient formés des ingénieurs qui fussent aussi manoeuvres), s'est heurté au fait capital que la technique comme la science sont à ce point compliquées qu'il n'est pas possible qu'un seul homme embrasse la totalité de leurs principes et de leurs applications. Marx pensait que ces applications pourraient être évitées, elles ne le furent point. Voici l'ère de la technocratie et de nouveaux privilèges.

La volonté marxiste de supprimer la dégradante opposition du travail intellectuel au travail manuel a lutté contre les nécessités de la production. Marx a prévu, aussi, l'importance du directeur, au niveau de la concentration maximum du capital, mais il n'a pas cru que cette concentration pourrait survivre à l'abolition de la propriété privée - "Division du travail et propriété privée", disait-il, sont des expressions identiques. L'idée d'une mission prolétarienne n'a pu s'incarner jusqu'à présent dans l'histoire. Le marxisme a fait échec. Et peut-être aussi que la faillite de la 2ème internationale a prouvé que le prolétariat était déterminé par autre chose que sa condition économique.

Sur le plan économique, Marx a promis des joies célestes.

En 1917, après de sanglantes batailles, Lénine surgit à la tête du parti bolchéviste et déclare que "les masses accepteront plus facilement le centralisme bureaucratique et dictatorial parce que la discipline et l'organisation sont assimilées plus facilement par le prolétariat, grâce, précisément, à cette école de la fabrique" (les élites). Il faut remarquer qu'à cette époque, le peuple se trouvait dans une extrême misère, et particulièrement, dans la misère industrielle. Donc, l'organisation dont parlait Lénine se trouvait dans le syndicalisme révolutionnaire avec Pelloutier et Sorel. Marx avait prétendu qu'au moment de la révolution prolétarienne les masses ouvrières auraient acquis la capacité juridique et politique. Ce ne fut pas le cas.

Les prédictions économiques de Marx ont donc été, au moins, mises en question par la réalité. Je ne m'attarderais pas plus sur le plan économique, car il domine les deux univers qui ne font qu'un seul monde.

Sur le plan scientifique des bases fondamentales de Marx -Comment un socialisme, qui se disait scientifique, a-t-il pu se heurter ainsi aux faits ? C'est simple, il n'est pas scientifique, son échec tient à une méthode très ambiguë à vouloir en même temps être déterministe et prophétique, dialectique et dogmatique. Si l'esprit n'est que le reflet des choses, il ne peut devancer la marche que par l'hypothèse. Si la théorie est déterminée par l'économie, elle peut décrire le passé de la production, non son avenir. On ne peut parler sciemment de la société future sans faillir à l'esprit scientifique. D'ailleurs, le livre fondamental de Marx s'appelle le "Capital" et non la "Révolution".

Cette prédiction ne pouvait être scientifique qu'en cessant de prophétiser dans l'absolu. Le marxisme n'est pas scientifique, mais au mieux, scientiste. L'aspect vraiment scientifique du marxisme se trouve dans son refus préalable des mythes et dans la mise au jour des intérêts les plus crus. Mais à ce compte, Marx n'est pas plus scientifique que La Rochefoucault.

Depuis Marx, le progrès de la science, a consisté, en gros à remplacer le déterminisme et le mécanisme assez grossiers de son siècle par un probabilisme provisoire.

Marx et Engels sont d'accord sur la théorie de Darwin, (la lutte pour l'existence), qui constitue la base de leur propre théorie. Pour que le marxisme reste infaillible, il a donc fallu nier les découvertes biologiques depuis Darwin. Mais le problème était délicat, et il fallut charger le généticien russe Lysenko, qui reprit les idées de Mitchourine sur l'hérédité des caractères acquis, pour discipliner les chromosomes, et démontrer à nouveau le déterminisme le plus élémentaire. Cela s'avère ridicule.

Sur deux principes fondamentaux de Marx, l'économie et la science, il ne reste que l'annonce passionnée d'un événement à long terme. Alors, à quand la nouvelle société ?

Le marxisme a ses moyens d'action cyniques et qui ne sont aucunement garantis. La dialectique n'est pas et ne peut pas être révolutionnaire. Elle est seulement nihiliste, pur mouvement qui vise à nier tout ce qui n'est pas lui-même.

Le marxisme, comme valeur, est étranger à la morale et n'est pas une valeur à régler sa conduite ; cette valeur est un dogme sans fondement, où, dans le mouvement désespéré d'une pensée étouffante de solitude et de nihilisme, elle trouve son règne.

La révolution, telle que l'ont envisagée ces ennemis bourgeois et ces partisans nihilistes, est l'esclavage. A moins de changer de principes ou de voie, les marxistes n'ont pas d'autres issues que les révoltes serviles, écrasées dans le sang, ou l'espoir hideux du suicide atomique. Le capitalisme est aussi puissant, et le but des communistes est la volonté de puissance, la lutte nihiliste pour la domination et le pouvoir. Le marxisme n'est plus qu'utopie, ou une autre histoire qui commence. De l'histoire capitaliste à l'histoire marxiste; il n'y a que l'homme, et l'homme reste le même.

La révolution prolétarienne marxiste est, indubitablement, une représentation illusoire ; d'abord, parce qu'elle promet un changement radical du Monde Social, au lieu d'une évolution morale, intellectuelle, institutionnelle, de longue haleine ; on second lieu, parce qu'elle suppose et sous-entend un changement plus radical du prolétariat qui est la classe la plus exploitée de la société, mais aussi la plus inculte, la plus asservie à cette même société qu'on lui confie pour tâche de remplacer par une société meilleure.

Tout mythe est une fable explicative de faits réels et, par là même, une illusion trompeuse ; mais la vérité ou la fausseté d'un mythe est une chose et le degré de créance qu'elle recueille en est une autre.

Je conclus, sur le plan d'étatisme marxiste, par une pensée significative de J. Garcia Pradas :

"Dans l'arsenal politique, il n'y a pas de moyen moins civilisé, plus barbare, plus primitif et plus arriéré que la force des armes. C'est le procédé, auquel l'Etat recourt à tout propos, et qui fait précisément de l'Etat l'institution par laquelle se maintiennent la barbarie antisociale, l'activité déprédatrice et destructrice de l'homme, aux dépens de sa fonction créatrice d'être civilisé. Ainsi, lorsque la bonne cause elle-même recourt à la violence armée, la "révolution" n'entraîne que son profond recul et celui des forces qui, par elle, prétendaient faire avancer "l'humanité"

FUNDACION  
ANSELMO  
LOPES  
Léonard B.

# LOGIQUE .

L'ASSASSIN

Aujourd'hui, le crime n'est plus du domaine de l'ambition ou de l'affectivité, mais de celui de la philosophie, d'une philosophie qui paradoxalement, justifie le meurtre de l'homme et les massacres

justement par l'amour de l'homme. Cela désespère, en un sens, le jugement, soulève un problème qui domine la conscience de notre temps et exaspère les passions: "Peut-on emprunter le chemin du mal pour déboucher sur le bien?". Ou, en d'autres termes qui véhiculent moins de mysticisme que les mots "bien" et "mal": "A-t-on le droit de tuer pour atteindre le bonheur?"

Les dogmatiques ont parié pour le Oui, les humanistes ont crié Non... Mais entre le commissaire et le yogi...

Nous avons vu, dans une précédente analyse (J.L. n° 46), que la réflexion désespérément tendue de l'homme sur sa propre condition n'aboutissait, en toute logique, qu'à la vertigineuse notion de l'absurde, et à ELLE SEULE. Cet unique point de repère auquel nous puissions nous raccrocher, sans trahir l'intelligence, reste absolument muet sur la question posée plus haut, ou plutôt, ce qui revient au même, nous abandonne dans la contradiction. En effet, l'absurde, simultanément, autorise le crime (puisque rien n'a de sens réel, puisque tout est équivalent, faute de valeurs supérieures) et l'interdit (puisque'il exige le maintien de la vie comme condition "sine qua non" de sa propre réalité). Cela n'est d'ailleurs pas pour étonner, puisque, par essence, nous l'avons vu, l'absurde n'est que contradiction.

Cependant, lorsque seul à seul avec ma condition d'homme, je prends soudain conscience de sa contingence et que je crie que tout est absurde, il y a, dans mon cri, une protestation, une révolte, un refus de consentir qui en fait tout le pathétique (qui, justement, fonde l'absurde). A l'intérieur même de l'expérience absurde se trouve une évidence qui est la seule certitude absolue que je puisse saisir : ma Révolte.

Cette révolte, en l'analysant, nous voyons qu'elle est une revendication pour une autre chose, vers un mieux, un souci de transformation qui logiquement, appelle l'Action. Or, l'action, justement, pose le problème du meurtre, car, en l'absence de valeurs éthiques, mon seul critère ne peut être que l'efficacité. Pour résoudre ce problème, je ne dispose d'aucune Table de la Loi, d'aucune valeur transcendante, d'aucun étalon moral, je me trouve dans un désert théorique avec l'absurde comme seule évidence et la révolte qui en découle. L'absurde reste muet. Si une réponse, à mon problème, existe, elle ne peut jaillir que de ma révolte, et c'est elle seule (car rien d'autre n'est établi) que je dois scruter, si je veux un jour crier : terre !

La révolte, ce n'est là qu'un mot, plus ou moins coloré de sens, qui peut prêter à bien des jeux de rhétorique, mais lorsqu'elle s'incarne dans un homme, lorsqu'elle se matérialise dans des actes elle nous devient plus familière, plus consistante, et plus facile à appréhender. Un homme qui se révolte, est un homme qui dit "Non" à un état de faits donné qu'il refuse et contre lequel il s'insurge (c'est le Non du refus, mais pas celui du renoncement) ; en même temps, enfermé à l'intérieur même de ce refus, se trouve un "Oui" éperdu, lancé à un état de choses différent et qu'il désire. On peut dire que c'est la

force de ce Oui lancé à "autre chose" qui soutient le révolté dans son refus du présent.

La révolte fait donc intervenir un jugement de valeur (une chose est préférable à une autre) et le révolté a le sentiment poignant d'avoir profondément et inaltérablement raison, il n'admet pas, ou plus, qu'on insulte une valeur qui pour lui est essentielle (dignité personnelle, justice, etc...). On constate pratiquement que, bien souvent, le révolté est prêt à risquer sa vie pour obtenir satisfaction. C'est donc qu'il place la valeur, souvent confuse, qu'il veut faire respecter au-dessus de tout, et même de sa propre personne. Cela veut dire tout simplement que ce bien pour lequel il accepte de mettre sa vie en danger déborde, selon lui, sa propre destinée. Dans son mouvement de révolte, l'homme, consciemment ou inconsciemment, se dépasse donc en autrui, en plaçant au-dessus de lui-même une valeur confuse dont il a le sentiment qu'elle est commune à tous les hommes. La révolte fonde donc une complicité entre les hommes, elle est l'affirmation d'une solidarité de fait qui souvent ne se révèle que dans elle et par elle. La belle phrase de Camus "je me révolte, donc nous sommes" laisse enfin entrevoir un soupçon de réponse.

Dans son caractère le plus profond, la révolte apparaît comme étant une tension perpétuelle : pour être, l'homme doit se révolter, mais sa révolte, pour ne pas se détruire en tant que telle, doit respecter la limite qu'elle découvre en elle-même et où les hommes en se rejoignant conviennent d'être.

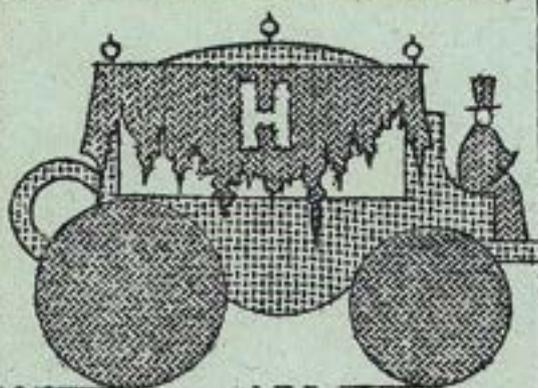
Il est arrivé que le révolté se lasse de cette tension entre oui et non, il a dans ce cas choisi soit la négation absolue, et c'est le nihilisme, ou la dictature, incompatibles avec les raisons de la révolte, soit l'acceptation totale, et c'est le consentement absolu, le conservatisme, même Nietzschéen tout aussi incompatibles avec les raisons originelles de la révolte.

La révolte, dans ses ultimes conclusions, aboutit à poser le crime comme nécessaire et inexcusable. Entre ces deux termes, le révolté ne saurait, et ne peut, trouver ni repos ni choix. En effet s'il renonce à faire respecter l'homme, s'il prétend absolument ne pas tuer, il abdique devant l'opresseur, il renonce à sa révolte et accepte, une fois pour toutes, le meurtre et le mal. Par contre, s'il accepte de tuer, s'il exige que l'identité humaine soit reconnue et respectée, il s'engage dans une action qui, pour réussir, suppose un cynisme de la violence qui légitime le meurtre et détruit les raisons de son insurrection.

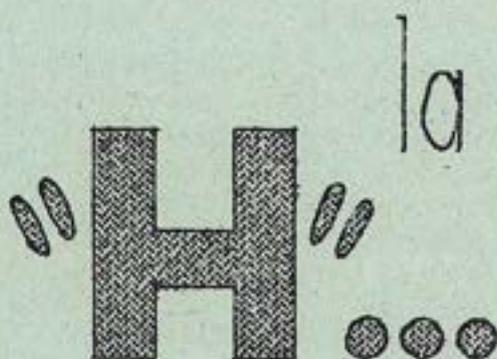
L'oubli d'un des termes, quel qu'il soit, mène c'est certain soit vers la consolation, soit vers le confort dogmatique, mais il trahit la révolte.

La révolte refuse de légitimer le crime bien qu'elle l'admette comme nécessaire, mais il doit alors être lié à une responsabilité personnelle, il doit être assumé comme une culpabilité totale et que rien ne peut effacer. La violence doit conserver aux yeux du révolté, pratiquement et non théoriquement, son caractère provisoire d'effraction. Pour respecter sa raison d'être la plus profonde, le révolté doit marcher dans une voie difficile et déchirante, mais aussi exaltante et belle. Il doit mettre sa fièvre et sa passion à diminuer la chance du meurtre autour de lui et n'accepter de tuer que pour qu'il soit clair que le meurtre est impossible en assumant tout le poids inexcusable de son acte.

I.T. (D'après "L'Homme Révolté" de A. Camus)



enterrons



Nous étions quatre copains, venus renforcer les pacifistes anglais pour leur habituelle marche de protestation anti-nucléaire sur Londres. Cette année le Comité des IOO et le C.N.D. avaient, contrairement aux années précédentes, prévu chacun leur manifestation.

La première marche, organisée par le Comité des IOO, dura deux jours. Elle devait nous conduire de Marble Arch, point de départ de toute manifestation londonienne qui se respecte, à la base américaine de Ruislip, un quartier périphérique. La traditionnelle procession, hérissée de pancartes, de bannières, et bordée par deux cordons de flics, s'écoula à travers les rues sans incidents. Avant la fin de l'après-midi nous reprenions le métro pour nous retrouver le lendemain à pied-d'œuvre dans le même quartier. Comme le Comité des IOO l'avait décidé, la manifestation prit

alors un caractère illégal en se proposant d'envahir la base de Ruislip. La marche fut scindée en deux, en avant ceux du C.N.D. et d'autres qui voulaient uniquement marcher jusqu'à la base et rester dans la légalité, ensuite venait le groupe moins important des partisans de l'action directe non-violente. Un millier environ se retrouva devant les portes de la base, entourée par deux ou trois mille flics, l'envahissement de la base devenait une plaisanterie et beaucoup prirent l'attitude non-violente classique en s'asseyant par terre devant les portes. Après quelques bousculades, quand les flics voulurent faire passer leurs cars, ils nous demandèrent poliment de nous reculer, pour séparer les manifestants qui étaient debout de ceux qui s'étaient assis. La cérémonie se termina par l'embarquement dans les cars de police de 302 irréductibles. La plupart furent relâchés après avoir donné leur nom, payé l'amende, restant ensuite plus ou moins surveillés. Le refus de donner leur nom et de payer valut à quelques uns de un à six mois de prison. La seconde marche organisée par le C.N.D., le lundi de Pâques, fut une très belle démonstration de ce qu'il faut faire pour saborder tout mou-

vement qui a pris une certaine ampleur : les quelques vingt mille participants partagés en deux groupes convergeant vers Trafalgar Square, s'y retrouvèrent après une promenade de quelques heures à travers les rues de Londres. Autour de la place immense, très difficile à remplir, la circulation n'était même pas interrompue tout l'après midi un long chapelet de discours, sous la pluie et dans le froid, ne réussit qu'à effilocheur peu à peu la foule vers les cafés, gares et stations de métro. Peu après dans une rue proche du Parlement, quelques centaines d'anarchistes et autres, faisaient face à un cordon de flics, devant le trou béant d'un K.S.G. en construction, un de ces abris réservés au gratin politique anglais. Ni les uns, ni les autres, ne voulant et ne pouvant foncer, le tête à tête dura à peu près une heure, après quoi un paquet de ceux "qui en veulent encore" tentèrent d'entrer dans le Parlement, en furent rejetés, allèrent manifester devant la maison du premier ministre et une petite poignée se retrouva enfin devant Buckingham. Tant en ce qui concerne le nombre des participants, l'atmosphère générale, que la durée, l'ampleur et la portée du mouvement, il était facile d'y déceler un déclin certain par rapport aux années précédentes, années où une importante marche durait quatre jours d'Aldermaston à Londres. Les prochaines élections britanniques laissent prévoir une forte chance de victoire pour le Labour-Party. La meilleure solution pour ne pas être gêné ensuite par ce mouvement pacifiste, est pour les socialistes de le briser avant... Voilà pourquoi le bureau du C.N.D., en grande partie renouvelé depuis peu, et comptant de nombreux socialistes a changé ses mots d'ordre : Désarmement multilatéral, et non plus unilatéral, et s'est chargé de saborder la rituelle manifestation pacifiste de Pâques.

Mais que sont donc venus faire les anarchistes dans cette galère ? Ce fut d'abord un moyen de se faire connaître : Banderoles noires et rouges, suivies par un nombre important d'anars et de sympathisants plus ou moins beatnicks, distribution de tracts et vente de journaux. Beaucoup de jeunes et moins jeunes participèrent à la marche, d'autres sur les trottoirs ont pu savoir que "ça" existait. A chaque fois que cela était possible les anarchistes se sont efforcés de faire déborder, par le plus grand nombre, les limites et les cadres imposés par les organisations traditionnelles, ainsi lors de la manifestation devant le KSG et près du Parlement où ils étaient venus en masse. Enfin, et cela est un fait indéniable ce genre d'action a permis aux anars de se retrouver, de se regrouper, et, n'est peut-être pas étranger à la prochaine constitution d'une fédération anarchiste en Grande Bretagne, pour le congrès de Bristol en Avril.

Claudie

MARXISME  
CONTRE  
ANARCHISME

# BRÈVES QUESTIONS

à  
Tomas

Oui, quelques questions, très brèves, car il me semble logique avant d'aborder la discussion d'un problème, de se mettre d'accord sur les données de ce problème.

De quel "marxisme" parles-tu ? De celui de Marx ? Et à quelle époque de sa vie ? Car Marx a changé d'opinion plusieurs fois. C'était d'ailleurs très "scientifique" chaque fois ! Parles-tu de celui de Lénine, de Trotsky, de Staline, de Bériia, de Nagy, de Mao, de Kroutchev, du P.C.F., du P.C. italien, de l'U.E.C. (et de quelle tendance ?), de la "Voix Communiste" et des différents groupes Trotskystes, qui, tous, interprètent différemment

le "marxisme" tout en prétendant se définir par la même méthode : le Matérialisme Dialectique. De quel "anarchisme" parles-tu ? de Proudhon, de Kropotkine, de Bakounine, de Makno, de Ravachol, de Reclus, de Grave, de Bernéri, de Fontenis, de René, de Pierre, de Paul, de Jacques, de Tomas, de l'U.G.A.C. ? Lequel ?

Dans quel ouvrage l'anarchisme est-il défini exactement ?

Quand tu écris : "Les marxistes sont venus à façonner le monde", je te demande où, quand, comment ? En U.R.S.S. ou en Chine ? Quand tu affirmes : "L'énoncé des points qui unissent nécessiterait des pages", en es-tu bien sûr ? Et peux-tu citer au moins quelques uns de ces points ? Quand tu poursuis : "Les éclairs douloureux des mitrailleuses ont consommé l'inimitié", c'est vrai, mais qui a appuyé le 1er, chaque fois, sur les gachettes ? La réponse ne te paraît-elle pas suffisante pour éclairer le vrai visage des différents "marxismes".

Jo



Dans notre Société d'âmes généreuses, d'âmes bien pensantes, le mariage est hissé sur le piédestal de l'honneur à grand renfort de cérémonial, car, de nos jours, plus que jamais, on a le respect des traditions.

Ainsi donc, les très tricolores édiles municipaux, aidés des ministres de Dieu, s'accordent, malgré la séparation de l'Eglise et de l'Etat due à nos anticléricaux de la III<sup>e</sup> République, à enregistrer une union qui se veut "pour le meilleur et pour le pire..." selon la formule consacrée.

Ce côté idyllique n'est pas exempt de considérations matérielles ; si une femme (plus rarement en ce qui concerne l'homme) décide d'unir son existence à celui vers lequel convergent toutes ses pensées et attentions, elle a encore le souci de s'assurer une vie bourgeoise au plein sens du terme, justement parce que la femme consciente de sa frustration sociale s'oriente vers le mariage considéré, par elle, comme un abri sûr face aux épreuves de la vie.

Généralement, pour autant que l'homme arrive à lui assurer une existence régulière et confortable, l'entente se réalisera en fonction de la situation donnée. Mais s'il végète dans une situation économique précaire d'où est exclue toute possibilité de promotion sociale, ou s'il se découvre manifestement inapte, ou peu averti, dans les jeux érotiques de l'amour, voilà notre homme délaissé par l'épouse qui s'en va glaner ailleurs ce qu'elle ne peut, à son grand désespoir, trouver dans le lit conjugal.

L'amour en général et l'entente réciproque, plus particulièrement, sont, sans doute, la charpente solide du mariage. Seulement on ne peut hypothéquer sur l'avenir, à moins d'être un illuminé.

L'amour, sentiment évanescent par excellence, peut s'anémier, se désagrèger pour donner naissance à un sentiment de gêne mutuelle ou d'incompatibilité conjugale. On ne peut nier que le mariage, dont la fonction première consistait à réunir deux êtres affinitaires pour qu'ils puissent communier dans le plaisir, se fait, peu à peu, édulcorer par les religions et, plus spécialement, par celle baptisée chrétienne y amenant, avec le droit canonique, le concept de maternité. La morale bourgeoise moderne en a fait un sujet tabou. Pour préserver les adolescentes pubères, la société consent à sacrifier d'autres femmes (dont il serait bon d'analyser le processus de "déchéance") en organisant la prostitution sexuelle à grande échelle.

Devenu depuis, sinon une affaire de prostitution officielle mais du moins une forme d'entreprise commerciale, et pour éviter la pleine extinction de cette institution (mariage), moralistes et législateurs se sont appliqués à instaurer un remède assez efficace, il faut bien le reconnaître, qui est le divorce.

Certes, les époux peuvent, à un moment déterminé de leur union passablement essoufflée, envisager la rupture du contrat passé antérieurement, mais la morale, les pressions familiales, la perspective d'un avenir à reconsidérer font que peu de couples aient recours à son arbitrage. On s'aperçoit donc que le désaccord conjugal aboutit, soit à l'adultère, soit au divorce. L'adultère peut être pratiqué sans aboutir au divorce. Le "cocufiage" est le moyen exutoire de pallier le défaut des unions bancales.

Ce qui peut différencier l'épouse de la prostituée c'est peut-être, le choix de l'amant. La seconde ne choisit pas son partenaire : avec son argent, il s'impose à elle.

Même si cet éventuel compagnon se montre ignoble ou écoeurant, la prostituée n'aura à le subir que durant le temps prévu par l'accord qu'ils auront passé.

Sous ce rapport, la prostitution est moins affligeante qu'un mariage intolérable où l'on doit subir trop longtemps la situation imposée. Il se peut très bien que chez nos deux féminines l'acte sexuel pour le plaisir charnel procuré soit relégué au second plan, ou, alors, ne compte que très peu. C'est surtout dans la façon d'aimer qu'il y a antagonisme entre mariage et prostitution. Une femme qui choisit un certain type d'homme pour ses ébats, se donne, sans réserve, ce qui l'amène à l'orgasme ; de l'autre côté, la femme qui vend son corps à quiconque n'en retire aucune sensation physique. Elle accomplit une formalité qui a, pour unique but l'apport de l'argent. Epouse comme putain, toutes deux sont des objets de plaisir, toutes deux usent des artifices de la toilette pour séduire.

Pour sauvegarder l'hygiène psychique il serait urgent de remplacer le chaos sexuel et les dérèglements par l'amour naturel, librement envisagé.

Pour que l'individu retrouve le bonheur terrestre, il lui faut une sexualité naturelle, une vie sans contrainte. Ce n'est pas au bordel ni auprès d'une épouse "virago" qu'il le réalisera !

C. Robert

Il y avait toujours dans ma nature un défaut capital : l'amour du fantastique, des aventures extraordinaires et inouïes, des entreprises ouvrant au regard des horizons illimités et dont personne ne peut prévoir l'aboutissement.

Dans une existence ordinaire et calme j'étouffais, je me sentais mal à l'aise... mon âme était dans une agitation perpétuelle, exigeant de l'action, du mouvement, de la vie.

BAKOUNINE